

JASON, *va à elle et lui prend le bras.* – Alors, écoute-moi. Je ne peux pas t’empêcher d’être toi. Je ne peux pas t’empêcher de faire le mal que tu portes en toi. Les dés sont jetés, d’ailleurs. Ces conflits insolubles se dénouent, comme les autres, et quelqu’un sait sans doute déjà comment tout cela finira. Je ne peux rien empêcher. Tout juste jouer le rôle qui m’est dévolu, depuis toujours. Mais ce que je peux, c’est tout dire, une fois. Les mots ne sont rien, mais il faut qu’ils soient dits tout de même. Et si je dois être, ce soir, au nombre des morts de cette histoire, je veux mourir lavé de mes mots...

Je t’ai aimée, Médée, comme un homme aime une femme, d’abord. Tu n’as sans doute connu ou goûté que cet amour-là, mais je t’ai donné plus qu’un amour d’homme – peut-être sans que tu l’aies su. Je me suis perdu en toi comme un petit garçon dans la femme qui l’a mis au monde. Tu as été longtemps ma patrie, ma lumière tu as été l’air que je respirais, l’eau qui fallait boire pour vivre et le pain de tous les jours.

Quand je t’ai prise à Colchos, tu n’étais qu’une fille plus belle et plus dure que les autres que j’avais conquise avec la Toison et que j’emportais. C’est ce Jason-là que tu regrettes ? Je t’emportais comme l’or de ton père, pour te dépenser vite, pour t’user joyeusement comme lui. Et puis après, mon Dieu, il me restait ma barque, mes compagnons fidèles et d’autres aventures à courir. Je t’ai d’abord aimée comme toi Médée : à travers moi. Le monde était Jason, la joie de Jason, son courage et sa force – sa faim. Et si nous avions tous les deux de grandes dents, on verrait bien un jour qui dévorerait l’autre... Et puis un soir, un soir qui ressemblait pourtant à tous les autres, tu t’es endormie à table comme une petite fille, la tête contre moi. Et ce soir-là, où tu n’étais peut-être que fatiguée de la route trop longue, je me suis soudain senti chargé de toi. Une minute avant, j’étais Jason encore et je n’avais que mon plaisir à prendre dans ce monde, durement. Il a suffi que tu te taises, que ta tête glisse sur mon épaule et cela a été fini... Les autres continueraient à rire ou à parler autour de moi, mais je venais de les quitter. J’étais ton père et ta mère ; j’étais celui qui portait la tête de Médée endormie sur lui. Que rêvais-tu, toi, dans ta petite cervelle de femme, pendant que je me chargeais ainsi de toi ? Je t’ai emportée sur notre lit, et je ne t’ai pas aimée, pas même désirée, ce soir-là. Je t’ai seulement regardée dormir. La nuit était calme, nous avions devancé depuis longtemps les poursuivants de ton père, mes compagnons veillaient en armes autour de nous et pourtant je n’ai pas osé fermer les yeux. Je t’ai défendue, Médée – contre rien d’ailleurs – toute cette nuit-là.

Au matin, la fuite a repris et les jours ont ressemblé aux autres mais, peu à peu, tous ces garçons qui m’avaient suivi les premiers sur la mer inconnue, tous ces petits gars d’Iolchos, qui étaient prêts à attaquer des monstres avec leurs armes fragiles sur un signe de moi, ont eu peur. Ils ont compris que je n’étais plus leur chef, que je ne les mènerais plus chercher rien, nulle part, maintenant que je t’avais trouvée. Leur regard était triste et un peu méprisant peut-être, mais ils ne m’ont pas fait de reproches. Nous avons partagé l’or et ils nous ont laissés. Le monde alors a pris sa forme. La forme que je croyais lui voir garder toujours. Le monde est devenu Médée...